

# Le Festival de la Cité à l'assaut du ciel

> **Plein air** Dès ce soir jusqu'à samedi, le rendez-vous artistique et gratuit allume Lausanne

> **A Renens,** Christian Denisart et le Boulouris conquièrent l'espace

Marie-Pierre Genecand

Pourquoi la conquête de l'espace serait-elle réservée aux super-riches ou aux super-sportifs? Et si Madame Michu souhaitait elle aussi s'envoyer en l'air? A travers Christian Denisart et ses Voyages extraordinaires, le Festival de la Cité répare cette injustice. Dès ce soir et jusqu'à samedi, les nuits lausannoises promettent de beaux décollages. Avec, déjà, *Poyekhali!*, cette conférence poético-scientifique au pied de la Boule à gaz de Renens qui explore toutes les manières low cost - mais pas low risk - de tutoyer le ciel: fusée, ascenseur spatial, homme canon et même trampoline... Mais aussi avec les 83 autres rendez-vous de musique, danse, cirque et théâtre, essentiellement en plein air, qui dialogueront avec les étoiles. Oui, le Festival de la Cité est toujours gratuit. Non, il n'est plus seulement cantonné à la vieille ville lausannoise depuis que le Château se refait une beauté. Retour à *Poyekhali!* et à son goût de l'extrême...

D'ordinaire, c'est au décollage que les fusées posent problème. Ce mercredi matin, sur le site déjà torride de l'Usine à gaz, à Renens, c'est à l'atterrissage qu'il a fallu dompter une des créatures de l'artiste François Burland. Lorsqu'on arrive sur les lieux où la Boule à gaz, géante et rouillée, estomaque d'entrée, un camion est en train de décharger une sorte de Soyouz soviétique et, malgré toute la précaution du chauffeur, la fusée tanguait. Pour maîtriser la bête, deux hommes ne suffisaient pas. Deux autres se précipitent au chevet de la rebelle qui est posée en équilibre entre béton et gazon.

«Pour écrire le spectacle, je suis «parti» six mois en Pamukalie où j'ai rencontré les habitants»

Ca, c'est la part bricoleuse, laborieuse de *Poyekhali!*, la dernière création de Christian Denisart et du Boulouris 5, le groupe et complice musical de toutes ses escapées. Cette conquête de l'espace budgétée à 250 000 francs est le troisième et sans doute dernier volet de ces Voyages extraordinaires que l'auteur et metteur en scène romand a imaginés sur les traces

Avec «Poyekhali!», Christian Denisart et le Boulouris rêvent d'apesanteur. Et partent à la conquête de leurs fantasmes spatiaux.



de Jules Verne, dont il est un fan inconditionnel.

Avant, on a pu voir *Voyage en Pamukalie* en 2002 et *Brazul*, en 2010. Le premier racontait la visite d'un pays inventé par l'auteur romand Eugène. «Pour écrire le spectacle, je suis «parti» six mois en Pamukalie où j'ai rencontré les habitants, écouté leurs récits fondateurs, découvert leurs coutumes, sourit Christian Denisart. Les membres du Boulouris se sont prêtés à ce jeu de zoo humain en se collant de gros sourcils et en jouant de leur biniou dans une yourte.» L'idée? Retrouver un peu de chaleur théâtrale. «A l'époque, fin des années nonante, la vidéo est devenue très accessible et il y a eu une déferlante de spectacles froids, techniques. *Pamukalie* réagissait à cette mode.» Créé au Festival de la Cité, le spectacle a aligné 60 représentations en trois ans. Un succès.

Ensuite, dans *Brazul*, l'ethnomusicologue - personnage permanent de Denisart qui a été musicien de rock dans une première vie - est parti à la recherche d'une civilisation disparue. Cette fois, c'est Laurent Flutsch, l'archéologue comique, qui a participé à l'écriture de ce spectacle musical. Là encore, l'hyper-technologisation était brocardée. Le conférencier Denisart commençait son exposé devant un écran tactile et le finissait en Super 8 après être passé par le Power-Point et le rétroprojecteur. «Il s'agit toujours de montrer au public que son plus beau capital, c'est l'imagi-

nation.» Ce spectacle visait aussi un dessein politique. «Brazul était une civilisation de potiers. Le commerce de la céramique a flambé, pour produire plus il a fallu déboiser et bientôt les ressources ont manqué. Disparition par surconsommation.»

Comique Lorsque Denisart parle de ses destinations, on dirait qu'elles sont vraies, alors que tout n'est que fiction. «Le phénomène se répète avec le dernier-né, *Poyekhali!* à découvrir dès ce soir à l'affiche de la Cité. En fait, pour cette conquête de l'espace bon marché, on n'est pas si loin de la réalité, puisque les solu-

tions low cost et écologiques imaginées par le scientifique Martin Pohl sont envisageables. Un ascenseur spatial pourrait bien nous emmener dans la stratosphère si on arrive à trouver un câble assez résistant. De même, un ballon à air chaud combiné avec une fusée remplie d'eau pourrait faire l'affaire... «Tout est scientifiquement correct, mais trop audacieux pour être tenté», explique l'auteur qui a déjà quadrillé la question l'été dernier lors d'une série d'émissions radio consacrées au sujet. Et le trampoline qu'on aperçoit au fond d'une tente? Il sert aussi à conqué-

rir l'espace? «Non, le trampoline est là pour voir si on peut faire l'amour en apesanteur!»

Réponse, dès ce soir sur le site de l'Usine à Gaz où l'action se déroule autour d'une salle de contrôle rétro-futuriste, façon soviétique transformée en conférencier-cosmonaute, Christian Denisart teste toutes les méthodes pour décoller. Il n'est pas seul. A ses côtés, les cinq musiciens du Boulouris et les 25 chanteurs du chœur Acrapotège jouent les scientifiques ou les passagers. Pour quel style de musique? «La partition est très variée. On alterne des compositions

des années vingt en lien avec Méliès avec des airs traditionnels russes ou des ambiances beaucoup plus contemporaines», répond le metteur en scène qui signe aussi la musique en collaboration avec le Boulouris. Le spectacle, plutôt joyeux, a sa part de mélancolie: «En évoquant ces projets un peu fous, j'ai une pensée pour ces types qui s'épuisent à retaper une maison. Tous ces rêveurs qui ne voient pas que le rêve est trop grand pour eux.» Christian Denisart peut se rassurer. Son rêve lui va comme une combinaison pressurisée.

## «Je rêve d'une Cité qui serait une œuvre d'art totale»

> Michael Kinzer signe sa huitième et dernière édition du Festival de la Cité. Questions à un directeur qui a élargi l'offre de l'événement

Le Temps: Michael Kinzer, votre plus grande fierté à la tête de la Cité?



Michael Kinzer: D'avoir su faire évoluer ce festival, de lui avoir donné une nouvelle image, un nouvel élan. D'avoir su relever le défi de la décen-

tralisation en ville aussi. Mais peut-être qu'une plus grande fierté se cache là derrière: une équipe fantastique m'a accompagné et a porté tous ces projets. D'avoir pu initier puis profiter d'un fonctionnement aussi dynamique et créatif, empreint de respect et d'humour, est un souvenir presque familial que je soignerai longtemps.

- Votre plus grand regret?

- Diriger un festival, c'est avoir des convictions, les suivre et anticiper les écueils. Je rêve d'une Cité qui serait une œuvre d'art totale, mariant les arts à la ville, l'humanisme au patrimoine, la scénographie et le design à la gastronomie. C'est une vision totalement utopique, mais ma détermination se nourrit de l'idée-

lisme. Dois-je regretter d'abandonner ce chemin escarpé, ou pragmatiquement accepter que cela aurait pris plus qu'une vie?

- Les projets immanquables de cette édition?

- Je citerais Maibaum, l'architecture éphémère chorégraphiée par le Catalan Jordi Galí, Smashed, l'hommage circassien à Pina Bausch par les très british Gandini Juggling, et le Ballet glamour-trash de la performeuse Marie-Caroline Hominal. A la Friche du Vallon, Moodoid, Jeanne Added et les Sud-Africains Petite Noir devraient aussi se distinguer.

- Pourquoi quitter la direction de la Cité?

- Ma motivation est très présente, la crédibilité et les finances du festival se portent bien. Je souhaitais passer la main dans ces excellentes conditions et permettre au festival de bénéficier de nouvelles idées. La Cité mérite qu'on y mette toute son énergie. Je ne voulais pas prendre le risque de sentir ma flamme baisser. C'est mon sens du fair-play.

- Vers quoi vous dirigez-vous idéalement?

- Dans le cadre d'un projet ou d'un contexte culturel, la réflexion stratégique et la construction d'une vision me passionnent autant que sa concrétisation. Coupler les deux est un idéal. Mais je laisse l'avenir me souffler mes vraies envies. **Propos recueillis par M.-P. G.**